

Conscience, éthique et liberté*

JOSEPH RATZINGER**

Sommario: 1. *Science et éthique*. 2. *La responsabilité morale du monde libre*. 3. *Une menace pour les démocraties modernes*. 4. *Liberté et convictions éthiques*.



Ce m'est un grand honneur de pouvoir faire désormais partie de l'Institut de France, en prenant la succession de la grande figure qu'est Andrej Dimitrijewitsch Sacharow. J'en suis sincèrement reconnaissant. Sacharow comptait parmi les représentants considérables de sa science, la physique, mais il était plus qu'un savant considérable: il était un grand homme. Il a lutté pour la valeur propre de l'homme, pour sa dignité éthique et sa liberté, et assumé pour cela le prix de la souffrance, de la persécution, du renoncement à la possibilité de travaux scientifiques ultérieurs. La science peut servir à l'humanité, mais elle peut aussi devenir un instrument du mal et conférer ainsi à ce dernier toute son horreur. Ce n'est que lorsqu'elle est sous-tendue par la responsabilité éthique qu'elle est en état de réaliser sa véritable essence.

1. Science et éthique

Je ne sais pas quand ni comment ce rapport de la science à l'éthique est apparu à Sacharow avec tout son sérieux. Une brève note concernant un épisode remontant à 1955 fournit ici une indication. En novembre 1955 avaient été entamés d'importants essais d'armes thermo-nucléaires, qui avaient entraîné des

*Pubblichiamo il discorso pronunciato da S.E. il Cardinal Ratzinger in occasione della sua nomina come membro associato straniero dell'Académie des Sciences Morales et Politiques dell'Institut de France. Ringraziamo il prof. Raymond Polin, Presidente di detta Accademia, per averci voluto concedere il suo assenso.

**Cardinale Prefetto della Congregazione per la Dottrina della Fede, Piazza del Santo Uffizio 11, Città del Vaticano

événements tragiques: la mort d'un jeune soldat et d'une fillette de douze ans. Lors du petit banquet qui suivit, Sacharow porta un toast où il disait son espoir que les armes russes n'exploient jamais sur des villes. Le responsable du test, un officier de haut rang, déclara dans sa réponse que la tâche des savants était d'améliorer les armes, que la façon dont elles étaient utilisées n'était pas leur affaire; leur jugement, estimait-il, n'était pas compétent pour cela. Sacharow commente ce propos en disant que déjà alors il croyait ce qu'il croit encore aujourd'hui: savoir «qu'absolument aucun homme ne peut se débarasser sa part de responsabilité dans des problèmes dont dépend l'existence même de l'humanité»¹.

L'officier avait au fond — peut-être sans s'en rendre compte — refusé de reconnaître à l'éthique une dimension propre pour laquelle tout homme est compétent. Dans son esprit, il n'y avait manifestement que des compétences particulières de nature scientifique, politique, militaire. En vérité, il n'y a pas de compétence particulière qui pourrait conférer le droit de tuer ou de laisser tuer des hommes. Nier la capacité humaine générale de juger ce qui concerne l'homme en tant qu'homme, c'est créer un nouveau système de classes et avilir par là tout le monde, parce qu'alors l'homme n'existe plus comme tel. La négation du principe éthique, la négation de cet organe de connaissance préalable à toute spécialité que nous nommons la conscience, est négation de l'homme. Sacharow a indiqué à de multiples reprises et toujours avec beaucoup d'insistance cette responsabilité de chaque individu vis-à-vis du tout; et le sens de cette responsabilité lui a fait trouver sa propre mission.

À partir de 1968 il fut exclu des travaux touchant les secrets d'Etat; il n'en devint que davantage encore le représentant des droits publics de la conscience. Sa pensée gravite désormais autour des droits de l'homme, de la rénovation morale du pays et de l'humanité, et plus largement des valeurs humaines générales et de l'exigence de la conscience. Lui qui aimait tellement son pays, il dut se faire l'accusateur d'un régime qui poussait les hommes à l'apathie, à la lassitude, à l'indifférence, qui les faisait tomber dans la misère extérieure et intérieure.

On pourrait dire bien sûr qu'avec la chute du système communiste la mission de Sacharow a été remplie; qu'elle fut un chapitre important de l'histoire mais qui appartient maintenant au passé. Je crois qu'une conception pareille serait une grande et dangereuse erreur. Il est clair tout d'abord que l'orientation générale de la pensée de Sacharow vers la dignité et les droits de l'homme, l'obéissance vis-à-vis de la conscience, même au prix de la souffrance, demeure un message qui ne perd pas de son actualité là même où n'existe plus le contexte politique dans lequel ce message avait acquis son actualité propre. Je crois de plus que les menaces pour l'homme qui, avec la domination des partis marxistes, étaient devenues des forces politiques concrètes de destruction de l'humanité, continuent à peser aujourd'hui sous d'autres formes.

¹ A. SACHAROW, *Mon pays et le monde*, Ed. du Seuil 1975, p. 72.

2. La responsabilité morale du monde libre

Robert Spaemann a dit récemment qu'après la chute de l'utopie commence à se répandre de nos jours un nihilisme banal dont les conséquences pourraient s'avérer aussi dangereuses. Il évoque par exemple le philosophe américain Richard Rorty, qui a formulé la nouvelle utopie de la banalité. L'idéal de Rorty est une société libérale dans laquelle n'existeront plus les valeurs et les critères absolus; le bien-être sera l'unique chose qu'il vaudra la peine de poursuivre². Dans sa critique circonspecte mais tout à fait décidée du monde occidental, Sacharow a prévu le danger qui se profile dans cette évacuation de l'humain, quand il parle de la "mode du libéralisme de gauche" ou dénonce la naïveté et le cynisme qui paralysent fréquemment l'Occident alors qu'il s'agirait pour celui-ci d'assumer sa responsabilité morale³.

Nous nous trouvons ici devant la question que Sacharow nous adresse aujourd'hui: comment le monde libre peut-il assumer sa responsabilité morale? La liberté ne garde sa dignité que si elle reste reliée à son fondement et à sa mission éthiques. Une liberté dont l'unique contenu consisterait dans la possibilité d'assouvir ses besoins, ne serait pas une liberté humaine; elle resterait du domaine animal. Privée de son contenu, la liberté individuelle s'abolit elle-même, parce que la liberté de l'individu ne peut exister que dans un ordre des libertés. La liberté a besoin d'un contenu communautaire que nous pourrions définir comme la garantie des droits de l'homme. Pour l'exprimer autrement: le concept de liberté requiert d'après sa signification même d'être complété par deux autres concepts: le droit et le bien. Nous pouvons dire qu'appartient à la liberté la capacité qu'a la conscience de percevoir les valeurs de l'humanité qui sont fondamentales et concernent chacun. Sur ce point il nous faut prolonger aujourd'hui la pensée de Sacharow pour la transposer de façon adaptée à la situation présente.

Sacharow savait gré au monde libre de son engagement en sa faveur et en faveur d'autres persécutés, et toutefois il ne cessa, lors de nombreux faits politiques et devant de nombreuses destinées, de vivre dramatiquement la défaillance de l'Occident. Il ne pensait pas qu'il lui revînt d'en analyser les motifs plus profonds, mais il n'en a pas moins vu clairement que la liberté est fréquemment entendue de façon égoïste et superficielle. On ne peut pas vouloir avoir la liberté pour soi seul; la liberté est indivisible et doit toujours être vue comme une mission pour toute l'humanité. Cela signifie qu'on ne peut pas l'avoir sans sacrifices et renoncements. Elle exige qu'on veille à ce que la morale, en tant que lien public et communautaire, soit comprise de telle sorte qu'on reconnaisse en elle — même si elle est de soi sans force — une force qui est en définitive au service de l'homme⁴. La liberté exige que les gouvernements et tous ceux qui

² Cfr. R. SPAEMANN, *La perle précieuse et le nihilisme banal*, «Catholica», 33 (1992), pp. 43-50, note 45.

³ Cfr. *ibidem*, pp. 16; 40; 78 et *passim*.

⁴ Cfr. *ibidem*, pp. 19 segg.; 47 segg.; 78.

portent une responsabilité se plient devant ce qui se présente de soi sans défense et ne peut exercer aucune coercition.

3. Une menace pour les démocraties modernes

À ce niveau se situe la menace pour les démocraties modernes à laquelle il nous faut réfléchir dans l'esprit de Sacharow. Car il est difficile de voir comment la démocratie qui repose sur le principe de la majorité, peut, sans introduire un dogmatisme qui lui est étranger, maintenir en vigueur des valeurs morales qui ne sont pas reconnues par une majorité. Rorty estime à ce sujet qu'une raison guidée par la majorité inclut toujours quelques idées intuitives comme par exemple l'abolition de l'esclavage⁵.

P. Bayle s'exprimait au XVIIe siècle de façon encore bien plus optimiste. À la fin des guerres sanglantes dans lesquelles les grandes querelles de la foi avait précipité l'Europe, la métaphysique, estimait-il, n'intéressait pas la vie politique: la vérité pratique suffisait. Il n'existait, selon lui, qu'une unique morale, universelle et nécessaire, qui était une claire et vraie lumière que tous les hommes perçoivent dès qu'ils ouvrent un peu les yeux. Les idées de Bayle reflètent la situation spirituelle de son siècle: l'unité de la foi s'était désagrégée, on ne pouvait plus tenir comme un bien commun les vérités du domaine métaphysique. Mais les convictions morales fondamentales et essentielles avec lesquelles le christianisme avait formé les âmes, étaient toujours des certitudes sans discussion dont il semblait que la seule raison pouvait percevoir la pure évidence⁶.

Les développements de ce siècle nous ont appris qu'il n'existe pas une évidence qui soit une base fixe et sûre de toutes les libertés. La raison peut très bien perdre de vue les valeurs essentielles; même l'intuition sur laquelle s'appuie Rorty ne tient pas sans limitation. Ainsi, l'idée qu'il invoque, selon laquelle l'esclavage doit être aboli, n'a pas existé pendant des siècles, et combien on peut facilement la renier de nouveau, l'histoire des Etats totalitaires de notre siècle le montre avec suffisamment de clarté. La liberté peut s'abolir elle-même, se dégoûter d'elle-même, une fois qu'elle est devenue vide. Cela aussi nous l'avons vécu dans notre siècle: une décision majoritaire peut servir à annuler la liberté.

À la base de l'inquiétude qu'éprouvait Sacharow devant la naïveté et le cynisme de l'Occident, il y a ce problème d'une liberté vide et sans direction. Le positivisme strict qui s'exprime dans l'absolutisation du principe de la majorité se renverse inévitablement un jour ou l'autre en nihilisme. C'est à ce danger qu'il nous faut nous opposer là où il en va de la défense de la liberté et des droits de l'homme. Le politicien de Danzig Hermann Rauschning a, en 1938, diagnostiqué

⁵ Cfr. V. POSSENTI, *Le società liberali al bivio. Lineamenti di filosofia della società*, Marietti 1991, p. 293; voir pour les observations suivantes aussi mon article: *Die Bedeutung religiöser und sittlicher Werte in der pluralistischen Gesellschaft*, «Internat. kath. Zeitschr. Communio», 21 (1992), pp. 500-512.

⁶ Cfr. POSSENTI, o.c., pp. 308 segg.

dans le national-socialisme une révolution nihiliste: «Il n'y avait et il n'y a aucun but que le national-socialisme ne serait prêt à tout moment à sacrifier ou à mettre en avant en raison du mouvement»⁷. Le nationalisme n'était qu'un instrument dont le nihilisme se servait, mais était également prêt à se débarrasser à tout moment pour le remplacer par autre chose. Il me semble que même les événements que nous observons avec quelque inquiétude dans l'Allemagne d'aujourd'hui ne se laissent pas suffisamment expliquer par l'étiquette d'hostilité à l'égard des étrangers.

Au fondement il y a là aussi, en fin de compte, un nihilisme provenant du vide des âmes: dans la dictature national-socialiste comme dans la dictature communiste il n'y avait aucune action qui aurait été regardée comme mauvaise en soi et toujours immorale. Ce qui servait les buts du mouvement ou du parti était bon, si inhumain que cela pût être. Ainsi pendant des décennies entières on assista à un écroulement du sens moral qui devait nécessairement se transformer en nihilisme complet le jour où aucun des buts précédents n'eut plus de valeur et où la liberté se réduisit à la possibilité de faire tout ce qui peut pour un instant rendre captivante et intéressante une vie devenue vide.

Revenons-en à la question: comment peut-on redonner au droit et au bien dans nos sociétés leur force contre la naïveté et le cynisme, sans que pareille force du droit soit imposée ou même arbitrairement définie par la coercition extérieure. À cet égard l'analyse faite par A. de Tocqueville de la *Démocratie en Amérique* m'a toujours impressionnée. Que cet édifice de soi fragile conserve néanmoins sa cohésion et rende possible un ordre des libertés dans la liberté vécue communautairement, le grand penseur politique en voyait une condition essentielle dans le fait qu'en Amérique était vivante une conviction morale fondamentale, conviction qui, nourrie du christianisme protestant, donna leurs bases aux institutions et aux mécanismes démocratiques⁸.

4. Liberté et convictions éthiques

De fait, des institutions ne peuvent pas se maintenir et être efficaces sans des convictions éthiques communes. Or celles-ci ne peuvent pas provenir d'une raison purement empirique. Les décisions de la majorité ne resteront elles-mêmes véritablement humaines et raisonnables que tant qu'elles présupposeront l'existence d'un sens humanitaire fondamental et respecteront celui-ci comme le véritable bien commun, la condition de tous les autres biens. De telles convictions exigent des attitudes humaines correspondantes, et ces attitudes ne peuvent pas se développer lorsque le fondement historique d'une culture et les jugements éthico-

⁷ H. RAUSCHNING, *Die Revolution des Nihilismus*, Zurich 1938; nouvelle édition (abrégée) par Golo Mann, Zurich 1964. Cfr. J. RATZINGER, *Eglise, oecuménisme et politique*, Fayard 1987, pp. 223 sg.

⁸ Cfr. A. JARDIN, *Alexis de Tocqueville 1805-1859*, Hachette 1984, p. 210.

religieux qu'elle contient ne sont pas pris en considération. Pour une culture et une nation, se couper des grandes forces éthiques et religieuses de son histoire revient à se suicider. Cultiver les jugements moraux essentiels, les maintenir et les protéger sans les imposer de façon coercitive, me paraît être une condition de la subsistance de la liberté face à tous les nihilismes et à leurs conséquences totalitaires.

C'est en cela que je vois aussi la mission publique des Eglises chrétiennes dans le monde d'aujourd'hui. Il est conforme à la nature de l'Eglise qu'elle soit séparée de l'Etat et que sa foi ne puisse pas être imposée par l'Etat, mais repose sur des convictions librement acquises. Sur ce point il y a un beau mot d'Origène qui, hélas, n'a pas toujours été suffisamment remarqué: «le Christ ne triomphe de personne sans qu'il le veuille lui-même. Il ne triomphe qu'en convainquant: car il est la PAROLE de Dieu»⁹. Il n'appartient pas à l'Eglise d'être un Etat ou une partie de l'Etat mais d'être une communauté basée sur des convictions. Mais il lui appartient aussi de se savoir responsable du tout et de ne pouvoir se limiter à elle-même. Il lui faut, avec la liberté qui lui est propre, s'adresser à la liberté de tous, de façon que les forces morales de l'histoire restent les forces du présent et que resurgisse toujours neuve cette évidence des valeurs sans laquelle la liberté commune n'est pas possible.

Abstract: A.D. Sacharow ha visto in tutta la sua serietà il rapporto tra etica e scienza, e ha intuito il pericolo della diffusione di un nichilismo banale. L'occidente deve assumere la propria responsabilità morale nei confronti della libertà, che non può essere separata dal suo contenuto morale ed implica sacrifici e rinunce. L'ingenuità e il cinismo che incombono sulle democrazie moderne derivano dal problema di una libertà vuota e senza contenuto. I valori e le convinzioni etiche comuni sono imprescindibili per le istituzioni.

⁹ *Fragments sur les Psaumes* 4, 1 PG 12, 1133 B; cf. M. GEERARD, *Clavis Patrum Graecorum*, Vol. 1, 1983, p. 151.